

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 11 (1873)  
**Heft:** 45  
  
**Artikel:** Le Bataillon 26 au Rassemblement de 1873 : (fin)  
**Autor:** L.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182436>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

et eau, sonne une cloche au timbre agaçant, semblable en cela aux pestiférés du moyen-âge qui devaient annoncer leur approche au moyen d'une crécelle pour éloigner les passants.

Terminons cette digression : voici *Cheseaux*. Les canons de la commune tonnent; la musique joue et des centaines de visages souriants nous accueillent avec joie. Toute la famille locale est sur pied, endimanchée, affable, prévenante.

Le vin circule avec abondance parmi les groupes, les plateaux chargés de beignets, de gaufres et de pâtisseries vont et viennent, en attendant le banquet pour lequel le couvert est mis sous les arbres du verger. Bientôt les invités y prennent place, la population les entoure d'un cercle affectueux, et au bout de peu d'instant commence la partie oratoire.

Après quelques discours rappelant tout les mécomptes, toutes les fluctuations, toutes les tristesses et les joies de la compagnie Lausanne-Echallens, à son début, les jeunes filles du village, secondées par quelques étudiants en vacances, entonnent un chant patriotique sous la baguette magique de M. Emery.

M. Schopfer, profondément touché à l'audition des voix féminines, propose un toast solennel au beau sexe, sans lequel, assure-t-il, nous ne serions pas de ce monde.

— C'est ce qui reste encore à prouver.

Les orateurs s'égaient graduellement; le ton général des discours prend un caractère plus familier et plus intime. M. Peytrequin, ouvrant l'écluse de ses sentiments, s'écrie: « L'inauguration de cette voie étroite exécutée par des hommes aux idées larges, sera le plus beau jour de ma vie.... après celui de mes noces. »

Consolez-vous donc, femmes; la joie que vous apportez au cœur de l'homme lui est encore plus chère que les chemins de fer régionaux.

Mentionnons encore une collecte faite sur la proposition d'un des convives, collecte dont le produit est destiné au premier enfant mâle, pauvre, qui naîtra dans la commune. Et dire encore que les actions de la ligne Lausanne-Echallens n'ont pas de valeur! En voilà cependant une qui restera favorablement cotée à la Bourse de l'humanité et du progrès.

Mais l'heure s'avance; la brume du soir jette un peu de gris sur la scène. C'est le moment de songer au départ. La petite locomotive, alerte et légère, fait un demi-tour, prend vivement sa place en tête et le train s'élance vers Lausanne au milieu des vivats de ceux qui restent.

Une soirée familière, au Cercle démocratique, a terminé cette charmante fête, qui n'attend, pour se renouveler, que l'achèvement du parcours Cheseaux-Echallens.

L. M.

### Le Bataillon 26 au Rassemblement de 1873.

(Fin)

La soirée fut marquée par un épisode assez curieux. Le numéro du *Nouvelliste*, qui venait d'ar-

river au bivouac, contenait dans sa correspondance de fausses allégations à l'adresse du bataillon 26, émanant de la plume d'un officier du commissariat, bien connu de tous. Cette nouvelle, jetée comme une bombe dans le camp, s'y répandit rapidement et excita une indignation générale. Tous demandèrent une prompt vengeance. Un conseil de guerre fut immédiatement institué, et le coupable fut représenté par un maillot en paille, amené à la barre du jury formé de la troupe, faisant un immense cercle autour du grand feu du bivouac. Un sergent de chasseurs de gauche fut nommé président. Il fit à haute voix la lecture de l'article incriminé et demanda au jury s'il estimait que l'auteur fût coupable de mensonge. Un cri formidable s'éleva: « Oui! oui! »

— A quoi doit-il être condamné?

— Assommé! assommé!

Un rondin pris à la ferme voisine servit d'instrument à l'exécuteur. Puis le président demanda à l'assemblée si elle était satisfaite. De toutes parts s'éleva un *non* formidable.

— Que demandez-vous de plus? dit alors le président.

— Qu'il soit brûlé!

C'est ce qui eut lieu aux applaudissements frénétiques de toute la troupe.

L'honneur était vengé.

Nous voici arrivés au dernier jour; malheureusement la pluie se mit de la partie et nous arrosa d'importance.

Dès le matin le bataillon 26, d'avant-garde, prit position à Monterchu-Wald. La forêt était en grande partie impénétrable par la masse d'arbustes entrelacés, et une retraite dans un lieu pareil aurait été un désastre; mais il fallait tenir, coûte que coûte; c'est ce qui eut lieu. Deux compagnies appuyaient notre droite, ralliant le bataillon 53 dans le Rapens-Wald; deux compagnies en soutien et le 40 en réserve. Le bataillon de carabiniers tenait notre extrême droite un peu en arrière de Klein-Visser, appuyant à la Sarine.

Bientôt apparaît le premier groupe de tirailleurs ennemis, se heurtant contre le bois que nous occupions en silence. Le feu commence de part et d'autre et s'étend sur toute la ligne. Le canon grondait des deux côtés. Nous tenions ferme depuis longtemps, lorsque les guides et les adjudants nous forcèrent à la retraite. Le centre de notre position avait faibli. Le bois allait être cerné, les feux se resserraient; l'on fit donner les réserves pour arrêter la marche progressive de l'ennemi, et notre retraite continua. Un encombrement s'ensuivit, chose inévitable dans une forêt aussi profonde; quelques soldats valaisans nous appuyèrent dans ce mouvement difficile. Nous descendions la vallée en utilisant tous les plis du terrain pour faire feu, puis nous descendîmes dans la vallée de la Sonnaz pour gagner ensuite les hauteurs de l'autre rive, position inexpugnable. De la ferme de Gribellet jusqu'au haut du plateau-hameau

de Pensier, la troupe rangée en amphithéâtre donnait des feux sur trois lignes dans la direction du bois de la Crausaz, où l'ennemi était venu se concentrer. Ils coupaient par leurs feux la route qui passait sous le mamelon de Pensier. Malheureusement une partie du bataillon 26 reçut l'ordre de passer quand même sur la route pour aller prendre position plus loin. Mais hélas ! « combien en serait-il resté si ç'eût été une guerre sérieuse ? »

De ce moment, le reste de la division était en ligne, l'action prit des proportions plus grandes, le développement du front s'étendait au loin. Toutes les troupes avaient en ce moment passé la Sonnaz et étaient en ligne en avant du plateau de Cormagens. Deux batteries d'artillerie qui étaient de notre côté faisaient un vacarme effroyable ; le spectacle était saisissant.

Un assaut général est ordonné ; on fait poser les sacs ; tous les bataillons s'ébranlent ; on descend le ravin ; on passe la rivière et bientôt l'armée gravit les pentes, la fusillade recommence et pendant plus d'une demi-heure un tintamarre étourdissant se fait entendre.

Un grand mouvement tournant fut fait par une brigade cantonnée dès le jour précédent à Dudigen, passant la Sarine sur un pont improvisé, ce qui mit fin au combat et au rassemblement de 1873.

Les brigades se réunirent sur différents points et entrèrent à Fribourg par la porte de Morat pour être logées dans les locaux qui leur étaient assignés. Le bataillon 26 logea au séminaire avec le bataillon 66 de Lucerne. Tout le monde se répandit ensuite dans les divers cafés de la ville, et à huit heures un concert d'orgue fut donné à la cathédrale en l'honneur de la troupe, qui s'empressa d'y assister.

Le lendemain, jour de licenciement, nous ne pûmes partir que vers les 5 1/2 heures du soir, la compagnie de la Suisse Occidentale manquant de matériel pour un aussi grand mouvement de troupes. Cependant nous ne perdîmes pas notre temps ; une petite promenade militaire eut lieu, et à 10 heures précises le bataillon était en ligne sous la magnifique avenue d'arbres qui se trouve sur la route de Payerne à Avenches, où le colonel de Cocatrix parut content de ses soldats, car il nous adressa une amicale allocution, souhaitant à tous un bon retour dans nos foyers.

A trois heures le bataillon s'achemina à la gare pour partir sur Lausanne, où il arriva à 9 1/2 heures ; le casernement se fit tant bien que mal, dans les locaux des manèges et d'une remise sur l'ancien réservoir, au Bugnon. Le lendemain, chacun rentra dans sa famille, avec la satisfaction du devoir accompli.

Nous devons une mention honorable à la charmante société de chant formée spontanément quelques jours avant le départ et qui, dans nos différents cantonnements, a si bien contribué à nous faire oublier les fatigues de la journée.

L.

## II<sup>me</sup> Lettre à une vieille femme.

Thermes-de-Lessus, 4 nov. 1873.

Madame,

J'ai à examiner aujourd'hui votre troisième grief contre notre sexe.

« Je connais des messieurs qui restent à causer » dans les cafés jusqu'à minuit, quoique la police « doive faire fermer les dits cafés à 11 heures. »

Hélas, Madame ! qui ne les connaît pas ? Ils s'appellent légion.

Mais dans cette légion je voudrais distinguer ceux que la considération publique entoure ; cette clientèle choisie des cercles et des cafés de premier ordre ; ces hommes enfin, qui, aux yeux de tous, sont honnêtes, travailleurs, rangés, et dont les familles, grâce à leurs efforts, ne manquent de rien en ce qui touche à la vie matérielle.

Combien n'en est-il pas, parmi ces derniers, qui croient de bonne foi avoir rempli leurs devoirs d'époux et de père parce qu'ils ont assuré le pain quotidien de leur famille ?

Hors les repas pris à la hâte, toutes les heures de la journée sont pour le bureau, l'atelier, le chantier, les affaires. Puis le soir venu, monsieur s'en va à son cercle ou à son café, prendre ses ébats, causer ou faire sa partie de cartes ou de billard. Et c'est ainsi six jours de la semaine et quelquefois sept. Les mieux avisés, pourtant, donnent à leur famille l'après-midi du dimanche, quand ils n'ont pas ce jour-là un rendez-vous d'affaires, une fête ou un comité qui réclame leur présence.

Je ne voudrais cependant pas vous faire croire, Madame, que j'éprouve de la répulsion pour le cercle et le café ; que je dédaigne une causerie agréable, une partie de cartes ou de billard. Loin de là est ma pensée, comme l'est celle de critiquer ceux qui usent de ces jouissances.

Je prise assez les conversations vives, enjouées, aimables d'une tablée d'amis ; le billard est un bel et bon exercice d'adresse qui laisse la tête libre et constitue une gymnastique salutaire. Quant au jeu de cartes, il peut être utile comme dérivatif.

Mais je plains sincèrement ceux pour qui ces récréations excitantes sont devenues un besoin que chaque soir rappelle avec une puissance nouvelle. Je parle ici des pères de famille que cette vie captive et enchaîne au point qu'ils ne se sentent plus la force de s'y soustraire !

L'habitude, le pli pris : voilà ce qui est fatal ; fatal à la famille. On se fait si vite à cette vie extérieure !

Chaque soir on se retrouve au même endroit, à la même table, avec les mêmes amis. N'a-t-on pas toujours quelque chose à se dire ou une revanche à prendre au jeu ? Un peu comme ceci, un peu comme cela, la soirée se passe et on rentre chez soi à la seconde injonction de la police.

Pendant ces soirées, que se passe-t-il à la maison ? Vous le voyez d'ici, madame.

Si l'épouse a peu de besoins, d'expansion, qu'elle soit énergique et prudente, elle élèvera ses enfants